

L'HABITATION POETIQUE

LE REGARD MASQUE LA VUE

Le monde se donne à voir dans toute son ampleur et toute sa profondeur mais le regard que bien souvent nous posons sur lui est un regard passant, distrait, superficiel et incapable de saisir du monde ses singularités. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille fermer les yeux mais bien plutôt porter sur le monde un regard différent, un regard attardé, attentif, patient. Il faut se laisser interpeller par le monde, ne pas devancer l'appel du monde par un langage représentatif ou fonctionnel, ne pas vouloir saisir le monde mais se laisser saisir par lui : c'est ce que j'appellerai le regard de l'âme.

Se laisser interpeller signifie ici se laisser questionner par le monde, un questionnement toujours rapporté au point de vue singulier qui est le nôtre, se mettre à son écoute dans une posture d'accueil.

L'ÂME EST DE L'ÉTRANGER SUR TERRE

Ce vers fameux de Georg Trakl (« Le printemps de l'âme ») signifie tout autant que la terre nous est étrangère, que le monde tel que nous le saisissons n'est pas le monde mais sa représentation logique et rationnelle. L'âme y est étrangère car elle n'y trouve pas sa place, sa propre résonance. L'âme n'est pas la raison car la raison est universelle tandis que l'âme est toujours singulière. Dans la représentation du monde comme schéma, il n'y a aucune place pour le singulier, seulement des catégories. Rimbaud, dans « Une saison en enfer », disait déjà que la « nous ne sommes pas au monde », que « la vraie vie est absente ». Cette étrangeté de l'âme implique qu'il ne faut pas déployer le monde selon les principes de notre logique rationnelle calculante et anticipatrice mais au contraire laisser le monde se déployer comme une offrande, un monde qui alors, dans son propre dévoilement, échappe à notre emprise.

La peau du monde devient alors abyssale, d'une profondeur infinie, non pas abîme vide ou béance, mais débordement, source intarissable que la pensée ne peut contenir : le monde se révèle alors comme impensable. Le regard de l'âme, délié de toute tentative rationalisante, devient pensée de l'impensable inscrivant le monde dans les registres de l'incalculable, du non mesurable, de l'excès, de l'étrange et du mystère.

Le monde se révèle, dans son insaisissabilité, comme respiration d'une réalité habitée et animée par un souffle qui dépasse toute compréhension. Chaque singularité, chaque faille devient le trou de vidange de nos représentations formelles soutenues par un langage fonctionnel : le singulier défie l'universel et le met en échec, le langage s'effondre dans la faille du singulier, amputé de toute fonctionnalité.

Dans ce monde débordant de mystères infiniment l'âme se sent enfin chez elle, ce monde devient celui de son habitation la plus authentique car elle se reconnaît, à l'unisson, comme singularité parmi les autres, non plus l'autre du monde, altérité, mais présence demeure.

Le monde devient ainsi un champ de résonances, un champ de failles singulières dont chacune est écho, parole adressée à toutes les autres. Le monde, en cette surabondance, devient le lieu d'une polyphonie des failles, le langage renaît de son effondrement mais parce qu'il est désormais polyphonique, l'homme n'en a plus la garde, il est dépossédé de sa mainmise sur le langage. Le rapport de l'homme au monde est décentré : l'homme n'est plus simple regardant du monde mais est habitant singulièrement. Dans cette polyphonie il n'y a plus de centre mais une communauté de singularités qui se construisent patiemment dans un même langage partagé. Se construire singulièrement signifie ici tendre vers la coïncidence la plus authentique avec soi-même, tendre vers le Soi inachevable.

LE SOI ASYMPTOTIQUE

Le Soi est inachevable car l'infini n'est pas l'autre du fini : chaque existant singulier, en dépit de son apparente finitude, est la demeure d'un infini qui est celui de ses possibilités les plus propres, de sorte que le singulier n'est jamais totalisable, que le Soi vers lequel il tend ne saurait être clôturé. Il est asymptotique car il est ce point d'une impossible tangence de la droite du Soi à la courbe de l'existence. On dira de même que l'éternité n'est pas l'autre du temps, son au-delà : l'éternel traverse le temps en le figeant en chacun de ses moindres instants de sorte que chaque instant est un fragment d'éternité, fragment figé dans la mémoire infinie d'un monde lui-même infini.

LE REGARD POETIQUE COMME ALTERNATIVE AU FAUX DILEMME FOI-RAISON

Le monde qui ainsi se recueille dans le regard de l'âme n'est pas article de foi, un dogme, pas même un postulat car le regard de l'âme est fondateur et cette fondation de ce qui demeure

et persiste à travers tout changement n'est pas croyance mais surgissement, inauguration, avènement du monde dans sa vérité jamais close.

Il ne s'agit donc pas d'ordonner une vérité dans une stricte obéissance aux schèmes et catégories de l'entendement ; il s'agit de porter sur le monde un regard autre de telle sorte que le monde se dévoile sans médiation dans sa vérité nue et authentique. Il ne s'agit donc pas ici d'ordonner le monde dans une représentation abstraite (la foi dogmatique et la raison technoscientifique qui l'est tout autant) mais d'en recueillir la monstration vivante et singulière là où la raison cherche à le démontrer selon sa logique propre et la foi à le dénaturer dans le prisme hallucinatoire de ses dogmes.

Le monde qui se dévoile tel au regard de l'âme réclame un dire qui ne soit pas celui du langage fonctionnel ordonné à la saisie, à la maîtrise, au calcul et à l'usage. Le langage, dépouillé de toute intention de capture, de saisissement du monde, c'est celui de la poésie ; ainsi peut-on affirmer que le regard de l'âme est regard poétique.

L'acte poétique révèle deux dimensions imbriquées et indissociables : le chant et la pensée. Contre la tradition qui s'est toujours efforcée de reléguer la poésie dans le seul registre du chant, nous pouvons affirmer que la poésie est un mode de la pensée et surtout qu'elle est pensée de l'impensable (comprendons : l'impensable selon les voies réductrices de la simple raison). La poésie n'est pas hallucination mais acheminement vers une Parole dont tout autre discours ne saurait s'emparer.

FIDE AUT RATIO : LE FAUX DILEMME D'UNE EGLISE EN MAL DE SIEGE

La raison est recouvrante, elle dépose sur le monde le linceul de son langage, étroit, réducteur, fonctionnel et occulte cela même qu'elle prétend dévoiler. La croyance ne vaut pas mieux qui emprisonne le monde et l'écrase dans l'étau de ses dogmes hallucinés, infondés.

Toutes deux participent du même principe : l'affirmation d'une vérité unique, inconditionnée, arrachée à son propre devenir, réminiscence platonicienne d'idées prisonnières d'une éternelle immutabilité.

C'est l'humain qu'elles dépouillent de toute liberté, de toute inventivité, de tout devenir comme tension vers Soi car le Soi dans sa singularité la plus propre est effacé, nié dans l'anonyme abstraction des concepts, des représentations et des dogmes.

Mais le langage, dans sa double fonctionnalité religieuse et technoscientifique, s'effondre dans les failles d'un monde qu'on pensait plein, dans les gueules d'un infini qu'on pensait autre mais qui hante toute chose et déjoue son apparente finitude. L'infini n'est pas cet au-delà que cachent les apparences ; bien au contraire il effleure à même les choses dont il brise toute apparence. Il n'est d'apparence que dans le voile dont recouvre le monde tout langage qui prétend s'en saisir.

LA MORT

La vie est bien plus qu'un battement de cœur et la mort prétend me mettre en boîte, je ne lui laisse que mes os car tout le reste ne la concerne pas. Le tombeau vide du Christ conduit Nancy (« La décloison ») à se poser cette question : de quoi est-il vide ce tombeau ? Est-ce de la vie ou est-ce de la mort ? Mais Nancy ne répond pas ! Notons qu'il évoque la mort et non le mort ; aux femmes accourues au tombeau prétendument vide, l'Ange s'adresse en ces termes : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? » C'est donc de la vie que le tombeau est vide car elle est demeurée sur le seuil. Jésus, nous disent les écritures et la tradition (le credo surtout) est descendu aux enfers durant trois jours mais pour y faire quoi ? Annoncer aux justes prisonniers du Shéol qu'un jour viendra, celui du jugement dernier, où ils ressusciteront d'entre les morts.

Qu'est-ce à dire ? Que la mort chrétienne scelle tout devenir et fait de nous des devenus, endormis dans l'attente d'un accomplissement différé jusqu'à la fin des temps. La mort suspend le devenir dans une totalisation prête au jugement qui sera le point de tangence d'une droite du devenir interrompu dans l'attente avec la courbe de l'infinie divinité. Un mort est, par excellence chrétienne, ce qui ne devient plus. Et pourtant, le matin de Pâques n'est-il pas ressuscité en chair et en esprit celui qui mourut deux jours plus tôt ? Ses disciples ont fini, est-il dit, par le reconnaître, non dans sa chair mais dans la symbolique du pain rompu (les disciples d'Emmaüs).

Et puis vient le jour de l'impensable, l'ascension : Jésus, corps et esprit, est enlevé aux siens pour s'élever vers les cieux, royaume de dieu où il est appelé à siéger à sa droite. Etrange paradoxe car ce Jésus emporté dans les cimes célestes, il lui faut bien un sol pour y déposer son corps ; et puis Jésus n'est-il pas personne d'un même dieu unique et ainsi la chair, que maudissait Paul de Tarde, devient celle de dieu lui-même : le dieu incarné en Jésus ne pouvait

pas se désincarner mais peu importe car en Jésus, immaculé de toute faute, la chair elle-même est pure et digne de la divinité.

LE VERBE S'EST FAIT CHAIR....

« Le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous » nous dit l'apôtre Jean. Et revoici le dieu de passage de Nancy qui de son aventure terrestre n'a laissé que des traces avant de s'enfuir dans le retrait d'un monde on ne peut plus lointain d'où, malice, il nous adresse un clin d'œil. Dieu-trace, Renan y avait déjà songé dans son « Examen de conscience philosophique » mais le monde était bien trop petit pour que dieu puisse y demeurer et le voici renvoyé dans un autre monde, infini, où il sommeille, inconscient, dans l'attente du jour qui sera le sien. Trahison ! Infamie d'un Jésus qui accomplit la loi juive en inaugurant par sa simple venue au monde le royaume promis par les prophètes. Le verbe s'est fait chair et il est demeuré parmi nous car le monde, notre monde, est notre unique horizon : par d'arrière-monde halluciné (Nietzsche) en lequel l'homme juste pourrait enfin être accompli.

Est-ce affirmer que la mort est le terme, la fin ultime, consentir à l'effacement du devenir ? Bien au contraire ! Car « mort est aussi une vie » nous dit Hölderlin mais encore nous faut-il le bien comprendre. La mort est désincarnation, déchéance ultime de la chair mais c'est une vision bien trop étroite, et de surcroît manichéenne, d'envisager vie et mort sous l'angle de la seule science du vivant car, et je le redis, la vie est bien plus qu'un battement de cœur : la vie dont il est ici question et qui ne saurait périr est celle de l'Esprit qui nous habite singulièrement. Et voici pourquoi la mort peut bien emporter mes os mais eux seulement car tout le reste ne la concerne pas : mon âme qui est demeure de l'Esprit qui tout être singulièrement. Supposition gratuite ou simple croyance que rien ne peut fonder ? Un acte de foi rassurant face à la peur de l'inéluctable ? Non ! Affirmation fondée dans le regard poétique qui perçoit de toute chose ce que ni la foi ni la raison ne sauraient atteindre : l'Esprit débordant en toute chose et en brise les apparences, ce vernis religieux ou rationnel qui inscrit toute chose dans la convenance selon les priorités de notre seul contentement.

RESUME

Nous avons laissé la raison sur le seuil pour porter sur le monde un regard autre, un regard de l'âme qui n'est pas de l'ordre de la croyance ou de la foi non fondée ; ce regard s'est avéré être celui de la poésie comme pensée de l'impensable, monstration dans le laisser-être et non pas

démonstration ; et c'est précisément parce qu'elle montre dans le laisser-être que la poésie est fondation qui n'exige ni credo ni postulats. L'acte poétique résout en le dépassant le faux dilemme qui continue d'opposer foi et raison, non pas dans l'ordre de leurs discours respectifs mais des dogmes dont elles se nourrissent l'une et l'autre.

PROLONGEMENTS

L'excès de l'Esprit que nous percevons dans chaque singularité n'épuise pas sa vérité. Car cet excès, s'il nous atteint à travers le monde médiatisé par les choses, ne se réduit pas à ces médiations. Il est davantage : débordement qui parfois se recueille en silence, surabondance qui se transfigure en retrait. Là, dans ce retrait, surgit ce que nous pouvons appeler le Sacré : non pas un objet nouveau, ni une figure que l'on pourrait saisir, mais une expérience de l'innommable, pureté inviolable, intouchable, présence qui se dérobe au langage et pourtant fonde l'expérience même de l'âme. Le Sacré n'ajoute rien à l'Esprit, il est l'Esprit dans son immédiateté silencieuse, sa dimension infinie et inappropriable.

C'est ici que se dessine la frontière entre l'approche spirituelle et l'approche contemplative. La première recueille l'Esprit dans les choses, elle en perçoit la circulation, le lien, le débordement. La seconde surgit lorsque cette médiation s'efface et que l'Esprit se révèle comme Sacré : une contemplation silencieuse, déjà mystique, où tout langage se retire. L'approche spirituelle est donc la condition de possibilité de cette contemplation, mais elle ne la nécessite pas : tout chemin spirituel n'aboutit pas à l'expérience du Sacré, mais tout Sacré pressenti se fonde dans une ouverture d'abord spirituelle.

Dans ce passage, le mot « Dieu » trouve parfois sa place. Non comme dogme, non comme preuve, mais comme nom fragile du temple. Car tout étant est demeure de l'Esprit ; mais « Dieu » désigne ce lieu singulier où l'Esprit se manifeste sans médiation, comme Sacré. Dieu n'est pas l'Esprit : il est le temple de l'Esprit, le lieu où son sacré se recueille. Ce Dieu n'est pas nécessité ni régulateur moral : il est inutile, possible seulement, et pourtant fondateur dans son inutilité même. Non pas temple construit de main d'homme, mais temple poétique, espace ouvert pour accueillir l'inaccessible. Nommer « Dieu », ce n'est pas dire l'innommable, c'est nommer l'espace de son retrait.

À ce seuil, la poésie se révèle dans sa vérité la plus haute. Elle n'est pas simple ornement, ni chant séparé de la pensée. Elle est pensée de l'impensable, mais pensée devenue chant, et

chant traversé de pensée. Elle vide le mot de toute fonction représentative, elle dépouille le langage de ses attaches, pour qu'il résonne comme souffle inaugural. La poésie pense en chantant et chante en pensant : elle est fondation vivante, non par le dire qui enferme, mais par le chant qui ouvre. Elle ne fonde pas ce qui se dévoile, mais elle fonde le lieu où le dévoilement peut se produire, et dans ce sens elle est déjà fondation des dieux et du Sacré.

Ainsi la poésie devient célébration. Non célébration religieuse, non rite codifié, mais célébration poétique du monde dans son excès, célébration de l'Esprit en sa surabondance, célébration du Sacré dans son retrait. Elle n'impose rien, elle n'exige rien, elle inaugure seulement un espace de présence vivante. Dans ce chant-pensée, le langage se transfigure : il cesse d'être instrument de capture pour devenir fondation de lieu. Le poème ne prouve pas, ne prêche pas, ne démontre pas : il célèbre. Et c'est en ce sens qu'il résout, en le dépassant, le faux dilemme de la foi et de la raison : non par surcroît de discours, mais par le retrait où s'inaugure une parole fondatrice, poétique, qui ne mystifie rien et qui laisse être.

Au cœur même du poème, comme parole inaugurale,
S'ouvre un espace où le Sacré et le divin ne se dissimulent pas,
Ils ne sont pas enfouis sous le langage, mais présents comme appel,
Un appel sans voix qui ne se reçoit qu'en silence.
Ce lieu n'est pas preuve, ni dogme, ni possession,
Il est ouverture vers une présence insaisissable,
Et seule la contemplation patiente et muette
Peut accueillir ce qui se livre sans jamais se laisser posséder.

La foi est un aveuglement, lumière brisant le monde dans un
Reflet, elle croit sans objet, elle s'attache au vide du croire.
Mais la poésie, non, ne se confond pas avec cette fausse lumière
Car dans l'Ouvert le Sacré se livre réellement, au-delà du mot,
Il se donne, non comme chose à saisir, possession du dieu lui-même
Mais comme présence insaisissable, toujours au-delà.
Non une foi aveugle, mais une contemplation claire et muette,

Où ce qui se livre ne se laisse jamais saisir par des mains
Trop humaines, dépossession de l'homme dans sa maîtrise,
Dépossession de dieu aussi comme maître d'ouvrage d'un
Monde donné d'avance et qui exclut tout devenir, monde
Scellé dans l'attente endormie d'une impossible fin car
Clôre le devenir, c'est refermer l'homme lui-même dans un
Devenu qui exclut à tout jamais toute rencontre authentique avec Soi.